

Témoignage de M. Rivoire

Pour comprendre le document

Né à Lyon le 26 janvier 1926, Robert Rivoire passe son enfance dans cette ville. Au début de la Seconde Guerre mondiale, il poursuit des études de musique en tant que violoniste. A partir de 1943, à **17 ans, il entre peu à peu en contact avec la Résistance**. Tout d'abord agent de liaison, il participe à la diffusion de journaux clandestins et de faux papiers. Puis, à de rares occasions, il prend part à des convois d'armes. Arrêté sur dénonciation le 3 décembre 1943 place Bellecour par la Gestapo, il est transféré au Fort de Montluc pour y être interné. Après avoir été **interrogé par Klaus Barbie** à l'Ecole de Santé Militaire, il est déporté à Buchenwald en janvier 1944 ; il a tout juste 18 ans.

Monsieur Rivoire témoigne depuis de nombreuses années auprès de lycéens et de collégiens au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation. A l'occasion de la journée de commémoration du souvenir de Guy Môquet et de l'engagement de jeunes européens dans la Résistance, il est intervenu devant les lycéens De la Cité Scolaire Internationale le 23 octobre 2008. Voici des extraits de son témoignage concernant les conditions de déportation et de détention dans **le camp de Buchenwald**.

Le Document

« Nous sommes arrivés à Buchenwald après un voyage de plusieurs jours. Combien exactement ? Je ne le sais pas. Ce voyage a été épouvantable. Nous étions dans un wagon avec un bidon vide pour les besoins .On nous avait donné un saucisson salé pour seule nourriture. Je me suis douté que c'était un piège et j'ai dit aux autres de ne pas en manger. Ceux qui l'ont fait ont eu très soif et ont souffert. Nous avons tenu le coup jusqu'à Buchenwald. Nous sommes arrivés de nuit, c'était la règle. Là c'était la « réception » avec les Kapos, les SS et les chiens. Notre arrivée au camp s'est faite au pas de course et sous les coups comme pour des bagnards. Nous avons été numérotés et photographiés, photos d'identité et anthropométriques. Nous portions sur la poitrine un **numéro** que l'on devait connaître en allemand, sous peine de mort. Le mien c'était le **44607**. J'avais aussi un **triangle rouge qui voulait dire politique, résistant**. Toutes les nationalités avaient la lettre de leur pays sauf les Allemands qui n'avaient rien...On nous a aussi remis notre tenue rayée, que beaucoup connaissent. Dans le camp il y avait à peu près toutes les nationalités d'Europe. Nous étions mélangés : il y avait des résistants et de nombreux droits communs. Les Résistants étaient moins nombreux. C'était la jungle. Par nationalité on arrivait à former un bloc. Je suis resté à Buchenwald à travailler à la carrière pendant des mois où j'ai rencontré de nombreux camarades. Puis j'ai été envoyé en Kommando. Le problème avec les Kommandos, c'est que la plupart des personnes partaient pour Dora. C'était une usine souterraine que l'on faisait creuser aux prisonniers. **La durée de vie moyenne y était de six mois**. Il y avait une organisation de Résistance, très modeste, dans le camp. Je ne sais pas pourquoi - **étais-ce en raison de mon âge ?** J'étais signalé, c'est ce qu'on m'a dit- mais elle a décidé de m'empêcher d'aller à Dora. Cela m'a permis d'aller dans un atelier de mécanique à Weimar. Je n'y connaissais rien en mécanique. En vitesse on m'a appris à lire un Palmer et à utiliser un pied à coulisse. On m'a dit : « **si tu as de la chance, tu prends un bonne trempe, si tu n'as pas de chance tu es pendu !** ». On l'a bien entendu remarqué. Je suis descendu petit à petit dans la hiérarchie de l'usine. Des machines, je suis passé à la conception des boîtes de vitesse, au nettoyage des armes et enfin au terrassement. Il n'y avait pas de compétence particulière à avoir. **La compétence, c'était de survivre !** Nous étions exposés aux éléments. Les journées de travail étaient extrêmement longues. La nourriture était peu de chose et les vêtements étaient quasi inexistantes. En Thuringe au mois de février, il fait parfois moins 20°, parfois beaucoup moins ! Evidemment la survie était un peu aléatoire. Je ne peux pas dire qu'à Weimar à cette époque il y avait beaucoup

d'exactions. Il y en avait mais elles étaient modestes. De temps en temps, on prenait un coup de pelle derrière la tête.

Quelle était notre journée ? Nous nous levions vers 5 ou 6 heures. Je ne sais pas trop. Il fallait se laver avec de l'eau froide et sans savon ni serviette. Il fallait se laver. **Celui qui ne se lavait pas, c'est qu'il était en train de démissionner, de mourir.** Ensuite on nous distribuait ce qui servait de café. Je ne sais pas trop ce qu'il y avait dedans mais au moins c'était chaud. Puis c'était l'appel bref, un quart d'heure, vingt minutes. Puis on partait vers les Kommandos pour le travail. Nous allions travailler jusqu'à midi. On nous amenait la soupe, souvent froide en bouteillons. Il s'agissait d'eau dans laquelle surnageaient quelques rutabagas. C'étaient des légumineuses que les paysans français cultivaient pour nourrir leurs vaches, quand elles étaient encore bien nourries. Pour nous c'était le jeûne. Puis nous travaillions jusqu'au soir. On travaillait plus longtemps, bien sûr, l'été que l'hiver. On rentrait et on nous donnait du pain, un morceau de pain et un bâton de margarine qui devait faire 12 grammes, d'après ce que nous avons calculé. Le pain c'était environ 300 - 350 grammes. Si je le jetais contre le mur, je défiais une dame quelconque de le décoller ! Il y avait du son mais je ne savais pas trop ce qu'il y avait là-dedans... Il y avait un petit moment de libre puis venait l'appel. On avançait par cinq, les Allemands à l'époque ne savaient compter que par cinq, par baragues. Dans un coin à droite il y avait les morts. On nous comptait et l'on voyait si nous étions tous là. Selon l'humeur du chef de camp cela durait une heure, jamais moins d'une heure, sans bouger. Les SS et les kapos tournaient autour de nous avec des triques. Cela durait une heure ou cela pouvait durer une nuit, cela dépendait de l'état de l'humeur de ce monsieur. Il y avait parfois des moments particuliers. Par exemple pour nous Français on nous a servi un appel particulier au moment du 6 juin 1944 ! On a eu le droit à une nuit assez agitée. Les SS frappaient, les Kapos encore plus fréquemment. Pour se réchauffer, ils nous tapaient dessus. L'astuce, c'était d'être non pas sur les bords du carré mais à l'intérieur. Il fallait tenir le coup. Moi, je me racontais des histoires et comme j'avais fait des études musicales relativement poussées, je me remémorais la suite en ré de J-S Bach, très fréquemment. Et je tenais comme cela. **Quelquefois par un miracle extraordinaire j'ai eu entre les mains un ouvrage des poèmes de Verlaine.** Je l'ai gardé quelques mois. Il a disparu je ne sais pas comment... De temps en temps j'avais des bribes de poèmes qui me revenaient. Cela aide bien ces choses là ... Tout cela jusqu'au 11 avril 1945 où nous avons été libérés par les troupes alliées du général Patton. »

Questions

1. En quoi le voyage et l'arrivée au camp témoignent-ils des difficiles conditions de déportation ?
2. Pourquoi l'âge de Monsieur Rivoire l'a-t-il aidé à survivre ?
3. De quelle manière les nazis exploitent-ils les déportés ?
4. Relevez dans le témoignage de Monsieur Rivoire des éléments qui montrent la déshumanisation qui règne dans le camp.
5. En quoi les études suivies par Monsieur Rivoire lui ont-elles apporté un soutien psychologique important ?